

LE LIBERTAIRE

ORGANE DE LA FÉDÉRATION COMMUNISTE LIBERTAIRE

Cinquante-sixième année. — N° 385

JEUDI 11 MARS 1954

Le numéro : 20 francs

Fondé en 1895 par Louise MICHEL et Sébastien FAURE

REDACTION-ADMINISTRATION :
145, quai de Valmy, Paris (10°)

G.C.P. R. JOULIN — PARIS 5501-76

ABONNEMENTS
FRANCE-COLONIES : 1 AN : 1.000 fr.
6 MOIS : 500 fr.
AUTRES PAYS : 1 AN : 1.250 fr.
6 MOIS : 625 fr.
Pour tout changement d'adresse joindre
30 francs et la dernière bande

AU COMITÉ CENTRAL DU P.C.F.

La disgrâce de Lecœur

après les mesures
contre TILLON et MARTY,
montre l'aggravation
du malaise au sein du P.C.F.

Néguib ou les artifices de la popularité commandée

LES avatars du Dieu-Néguib fournissent une intéressante illustration d'un des ressorts du fascisme : la popularité du « chef ». En moins d'une semaine Néguib a été traîné dans la boue subitement par ceux qui le maintenaient au pinacle depuis un an et demi puis ensemencé à nouveau par les mêmes, ovationné au Caire, conspué à Khartoum, et finalement remis en selle pour chevaucher le mythe de la République égyptienne. Ces transformations en cascade du Président Fregoli pourraient dérouter les amateurs de grands hommes qui font l'histoire. Or les derniers événements d'Égypte ont rappelé une fois de plus qu'un des « géants » n'était qu'un pantin dérisoire, qu'une de ces majestueuses « figures de proue » n'était qu'un masque interchangeable, qu'un de ces « conducteurs de peuple », « Duce » ou « Führer », n'était que l'instrument d'un groupe dirigeant à qui il doit tout.

Quand en juillet 1952 la bourgeoisie égyptienne, par l'intermédiaire de l'Armée et de la Société Secrète des « Officiers Libres »,

décida d'en finir avec le règne de Farouk et des grands privilégiés, avec le pouvoir féodal des gros propriétaires terriens et avec l'occupation impérialiste anglaise, elle avait mis sur pied un dispositif de subversion capable de prendre la place du régime monarcho-féodaux. A la tête de cet appareil se trouvait la douzaine de membres qui allaient devenir le « Conseil de la Révolution ». Ce directoire collectif, interprète de la volonté de la bourgeoisie égyptienne, ne crut pas pouvoir assurer au grand jour la popularité nécessaire pour rallier l'assentiment des masses. On eut alors recours au vieux truc du « Chef ». Les conjurés pressentirent, comme jadis les Directeurs de 1799, un général qui s'était fait connaître dans une guerre extérieure (Bonaparte en Égypte ou Néguib en Palestine ou Franco, le Marocain, ou Badoglio, l'Éthiopien, ou Toukhachevsky, le Polonais, ou Boulanger, l'Algérien, ou Eisenhower...). Ont-ils eux aussi choisi « le plus bête », comme disait Thiers de Louis-Napoléon ? Sans doute.

Néguib, touché, accepta à l'avance de prendre la première place que lui offrait une révolution dans laquelle il n'était pour rien.

Et à partir du grand jour la machine à faire des idoles tourna à plein : Radio, Journaux, Photos, Cinéma diffusèrent à tous vents le sourire de Néguib, la casquette de Néguib, le passé de Néguib, les bons mots de Néguib, le courage de Néguib, les idées de Néguib, le programme de Néguib. Néguib était partout, voyait tout, faisait tout. La révolution, le nouveau régime se résument en un mot : Néguib. C'était évidemment plus aisé que d'expliquer aux masses populaires qu'il n'y avait rien de tel. Comme il est plus facile de citer un nom et de se représenter un portrait que de commenter un événement et de concevoir une situation politique, sociale et économique nouvelle, dans le monde entier à la question Égypte ? on répondait : Néguib ! et tout s'expliquait si bien : les difficultés présentes comme les erreurs et les bouleversements futurs Néguib-Bœuf Apis pouvaient devenir Néguib-Bouc émissaire, le régime continuerait.

Seulement... seulement la classe dirigeante égyptienne a ses problèmes, ses solutions divergentes, ses dissensions internes.

Seulement un mythe, une fois lancé dans l'opinion, une fois enraciné, agit par ses propres forces, et, si ce mythe est incarné en un homme, c'est finalement cet homme précisément qui reçoit toute la popularité que d'autres lui forgent, lui façonnent. A force d'entendre les hosannah, le dieu vivant oublié qui les a commandés, et même si il ne n'oublie pas il voit bien que les hosannah de la foule vont d'abord à lui. La plus pâle figure d'idiot deviendra quelque chose avec lui ait soigné une publicité, et même ses agents publicitaires doivent se prosterner devant lui et s'empêcher de rire. Sinon les bénéfices de l'opération vont à d'autres : à l'autre. On ne contribue pas impunément ni librement à faire un grand homme. La complexité de certains ne domine pas sans partage la passivité de certains autres, ni surtout l'enthousiasme aveugle des légions en marche derrière le Guide suprême.

C'est ce que semblaient avoir oublié les onze du Conseil de la Révolution : on ne détruit pas du jour au lendemain une légende. Démystifier ne s'improvise pas. Quand les grands-prêtres expliquent que Dieu est mort, les fidèles ne les croient pas.

Néguib put voir sa popularité se retourner contre ses auteurs du jour où ces derniers voulurent s'en passer. Et maintenant Néguib dans le Conseil de la Bourgeoisie peut apporter le poids d'une force : celle de l'idolâtrie fasciste qui converge sur lui. Tant que Néguib aura J. P.

(Suite page 2, col. 3.)

Quatre Portoricains s'adressent au monde

COUPS DE FEU contre la statue de la Liberté !

LE geste des quatre Portoricains arrosant de leurs balles les 241 députés de la Chambre des Représentants U.S., montre la renaissance d'une forme de lutte politique que l'on aurait pu croire oubliée depuis longtemps : l'attentat. Il est bien évident que si cet aspect de la résistance à l'oppression n'est pas à recommander systématiquement, vu son côté extrêmement coûteux, voire sacrifié pour les exécutants, en revanche les résultats sont limités, ainsi que pour l'étiquette « terroriste » dont de tels gestes sont toujours affublés, afin de les déconstruire politiquement, il reste qu'à l'heure actuelle des hommes ont choisi ce moyen extrême, afin de signifier au monde entier le héraulisme de la volonté de lutte contre le colonialisme, quelles que soient ses formes.

Car, en effet, devant une misère croissante, les colonisés choisissent maintenant l'attentat. Nous n'en prendrions pour preuve que les derniers événements d'Afrique du Nord, les explosions retentissantes devant les tentes de certains colons et les « kollabos » indigènes, enfin la récente tentative contre l'Arafat. Un peu partout, le plastique, la bombe ou le revolver parlent leur dur langage, le seul au fond à être rapidement compris par des gens ordinairement obtus, surtout autour d'un tapis vert.

En ce qui concerne les Portoricains, par delà le côté « nationaliste » sur lequel nos braves journaux se sont complaisamment étendus et indignés, avec France-soir comme chef de file (chacun sait que France-soir est contre tous les nationalismes, sauf le français, parce que celui-ci c'est pas pareil !), nous pensons qu'il faut surtout voir le côté « colonisé » nous intéressant et éveillant notre sympathie.

En effet, l'île de Porto-Rico, ex-colonie espagnole, est maintenant colonie américaine, voilà la seule différence depuis 1898. Bien sûr, on a mis du « Commonwealth » par là-dessus, et les Portoricains sont heureux, ou plutôt ils devraient l'être. Bien sûr, les États-Unis sont prêts à leur accorder l'indépendance totale, afin de déclencher le gentil président Eisenhower, dont le légendaire sourire a soudain disparu pour on ne sait vraiment quelle cause, « ils n'ont qu'à la demander » (sic), alors on se demande pourquoi les revolvers entrent en action ? Seulement, manque de chance pour Porto-Rico, cette île se trouve englobée dans le système stratégique de défense du

canal de Panama, et si, l'« indépendance » une fois accordée, les Portoricains se révélaient quelque jour communistes, la machine de guerre pacifique (cet étrange engin se fait également en version orientale) occidentale risquerait de voir un grain de sable dans ses engrenages. Donc, pour l'indépendance, on en parle, on en parle...

En attendant, le capitalisme U.S. s'installe peu à peu sur l'île, bénéficiant d'avantages substantiels, puisque exempté d'impôts pour ce simple fait que les lois fiscales ne s'appliquent pas, comme par hasard, à Porto-Rico. D'un autre côté, et du fait du libre échange (1), seule la monnaie yankee ayant cours sur l'île, celle-ci se trouve en réalité sous l'étrange dépendance de la grande nation « protectrice ». Comme pour l'Afrique du Nord, et c'est là la similitude de situation, la population portoricaine, trop malheureuse dans une île pompée par le colonialisme, croit trouver une vie meilleure en s'exilant massivement au seul pays évidemment accessible et « accueillant » (ô combien !), les States.

Une fois débarqué sur le sol de la Liberté, le portoricain est fraternellement recueilli par les usines des philanthropes bien connus : Ford, Chrysler, etc. Il bénéficiera de condi-

tions d'existence privilégiées. Comme le Nord-Africain arrivant en France, il se verra considéré avec sympathie par l'ensemble de la population. A tel point qu'on lui réservera des quartiers, bien à lui, un peu délabrés peut-être, un peu repoussants aussi, mais si typiques. Oui, braves gens indignés par le geste des jeunes portoricains désespérés de voir leurs frères crouler par milliers dans les taudis new-yorkais (la ville du frigidaire et de la télévision pour tous), savez-vous que vous n'êtes pas les seuls à accuser le « croula » de tous les crimes et turpitudes. A New-York, vos pareils maudissent également le Portoricain et ont même réussi dans une certaine mesure à dresser les noirs (ce qui est un comble) contre cet infortuné.

C'est pour protester contre un tel état de chose, que le 1^{er} mars, quatre jeunes gens, dont une femme, ont farouchement, désespérément tirillé sur 241 personnages aux consciences bien tranquilles. Mais, et bien qu'il soit absolument certain que les quatre « terroristes » seront électrocutés, il semble que ces messieurs les députés, sénateurs, président, devront, à l'avenir, compter de plus en plus avec les gestes de gratitude de leurs « protégés » portoricains !

CHRISTIAN.

L'attentat de Marrakech : Expression de la colère du peuple marocain

LE Sultan du Maroc, Sidi Mohammed ben Arafat, plat valet du colonialisme français vient d'être ces jours derniers, victime d'un attentat. Blessé à sa tête, le triste sire s'en est tiré pour cette fois. Cet attentat n'est pas un acte isolé. C'est en effet tous les jours que des bombes

éclatent dans les grandes villes marocaines, c'est tous les jours que des brutes colonialistes ou d'ignobles laquais de l'oppression sont proprement supprimés. C'est tous les jours à Fes, comme à Marrakech, comme à Casablanca, comme à Oran que se manifestent avec une violence et une netteté toujours plus grandes la colère et la volonté du peuple marocain. Une haine implacable, un extraordinaire dévouement, un fanatisme exalté animent ceux qui veulent débarrasser leur pays de la lèpre colonialiste, de l'intolérable dictature de Guillaume et de celle encore plus insupportable du tenancier de bordels, l'infâme Glaoui. La colère du Maroc ne s'exprime d'ailleurs pas seulement par les « actes terroristes ». En plus des explosions de bombes et de grenades, en plus des coups de poignard, en plus des manifestations, une hostilité sourde, une opposition passive à l'occupant ne cessent de s'accroître.

Une répression extrêmement féroce répond à la lutte du peuple marocain pour sa libération. Sur ce point les colonialistes français sont passés les maîtres. Ils n'ont absolument rien à envier en cette matière aux méthodes de la Gestapo et l'oppression franquiste est à côté un jeu d'enfant. On fusille, on emprisonne, on torture. Mais à mesure que cette répression se développe, les attentats se multiplient. L'opposition prend une envergure toujours plus grande, opposition qui va sans cesse croissant jusqu'à triompher définitivement du peuple marocain : l'expulsion totale de l'occupant, l'affranchissement complet de l'impérialisme.

L'avant-garde révolutionnaire apporte son soutien le plus complet à cette lutte du Maroc pour sa libération. Les inspirateurs du mouvement appartiennent incontestablement à la bourgeoisie indigène dont le seul désir est de pouvoir tout à son aise exploiter « son » prolétariat. Mais il ne faut jamais oublier que c'est par le stade de l'indépendance nationale que doit passer la Révolution, que c'est en débarrassant l'impérialisme, en se débarrassant de ses liens, que le prolétariat et à travers lui tout le peuple marocain se dirigent vers l'émancipation totale.

J. BONNEUIL.

C.E.D. organisées par tel ou tel groupement.

Duclos ne fit qu'effleurer les problèmes ouvriers, la journée du 29 janvier, la préparation, bien timide, de la

G. FONTENIS.

(Suite page 2, col. 5.)

Les travailleurs ne doivent pas laisser assassiner la Révolution indochinoise

Les milieux bourgeois et féodaux vietnamiens viennent de lancer une nouvelle offensive contre Bao-Da. Invitant à établir le régime parlementaire, il est évident que ce différent qui divise le front de l'impérialisme ne touche que de loin le peuple vietnamien qui n'a aucun intérêt à voir se constituer un véritable pouvoir bourgeois dans le pays, faisant face à l'essai de monopolisation de la révolution par un pouvoir bureaucratique.

L'évolution de la guerre qui fait rage entre les peuples d'Indochine et l'impérialisme, entre les forces populaires et les forces féodales et capitalistes, ne permet pas encore de dire si la République vietnamienne prendra immédiatement la forme d'une « Démocratie Populaire », car les éléments stalinien n'y sont pas encore prédominants. Mais de toute façon, un quelconque régime bourgeois sous contrôle impérialiste ne serait d'aucune garantie pour la Révolution.

Le camp de la Révolution Sociale reste celui des insurgés, même si parmi eux des forces contre-révolutionnaires inspirées par le Kremlin tentent d'infléchir la révolution vietnamienne dans le même sens que les révolutions russe, chinoise, ou même yougoslave.

Le destin de la révolution vietnamienne n'est pas encore fixé. L'orientation stalinienne n'est adoptée (et jusqu'à quand ?) que par une minorité entre différentes minorités. C'est pourquoi la solidarité de tous les travailleurs va aux vietnamiens en lutte pour la libération nationale et sociale des peuples d'Indochine.

J. PRESLEY.

Pour la bourgeoisie américaine Si Mac Carthy n'existait pas il faudrait l'inventer !

IL y a plusieurs façons de considérer le Mac Carthyisme. L'envisager superficiellement avec la pseudo indignation des journaux bourgeois ne serait rien comprendre à la profonde nécessité économique que la classe dirigeante des États-Unis a de créer, sous le fallacieux prétexte de la protection de la nation, contre « la cinquième colonne russe », une hystérie psychotique propice au détournement de l'attention des masses des réalités économiques (plus de trois millions de chômeurs !). Il s'agit avant tout de forger l'arme qui permettra d'étouffer au besoin dans le sang toute action ouvrière.

Nous tirons ceci des « U.S. News and World Report » du 1^{er} janvier 1954 :

« En 1954 les hommes d'affaires feront entendre fortement leur voix lorsqu'il s'agira de déterminer la politique gouvernementale. Les leaders ouvriers seront écoutés, mais ils ne domineront pas. Les grèves, probablement, seront tenues en échec. Les salariés, dans beaucoup de cas, seront brimés... Les chômeurs auront la vie plus difficile... »

Hilber nous a déjà montré la méthode. Le Mac Carthyisme suivra le même chemin que le nazisme, à moins qu'une réaction brutale de la classe ouvrière ne lui barre la route.

Evidemment, les dirigeants actuels, soucieux de conserver encore quelque temps leur pouvoir, sont — sous le manteau de la sauvegarde de la démocratie — un peu réticents. Le « décollage » d'Eisenhower dans l'affaire Stevenson-Mac Carthy montre assez leur impuissance à réfréner le courant. Ce courant qui mène à la guerre.

M. HULOT.

VENDREDI
26 MARS
à 20 h. 30

LE LIBERTAIRE
FÉDÉRATION COMMUNISTE LIBERTAIRE

présente son

PALAIS
DE LA MUTUALITÉ
24, Rue St-Victor
Métro : Maubert-Mutualité

Grand Gala de Printemps

au profit des œuvres sociales de notre organisation

LETY del SEGURA
danseuse - diseuse
espagnole

SOURIS
des « Trois Baudets »

REMY CLARY
et ses chansons

PICOLETTE
la comédienne-chanteuse
accompagnée par Christiane VERGER

YVES DENIAUD

MARCELLE GILLES

CHARO MORALES
danseuse classique
espagnole

Les Frères DEMARNY
les jumeaux de la chanson

CHORALE
des Auberges de la Jeunesse

Au piano d'accompagnement :
SALVADO

MOUTILLA
le mime espagnol

Retirez dès maintenant vos places à notre permanence, 145, quai de Valmy, Paris-X^e. Métro Gare de l'Est ou Château-Landon, ouvert de 9 h. à 13 h. 30 et de 14 h. à 19 h. 30 (sauf le lundi)

ATTENTION !!!

Les places sont réservées et numérotées dans l'ordre de vente des billets. Retirez le plus tôt possible vos billets

Un ami fidèle s'abonne...



Abonnez-vous !

Les crimes du colonialisme

POINT DE VUE SUR LA QUESTION MAROCAINE (II)

L'assassinat de Darlan

Il serait fastidieux et d'ailleurs parfaitement inutile de s'étendre sur les péripéties suivantes de ce drame grandguignolesque. L'éviction de l'amiral Darlan assassiné par un gamin de vingt ans, soudoyé, armé et absous d'avance par un prêtre mobilisé comme officier, l'abbé-lieutenant Cordier, émissaire probable d'éléments royalistes prétendant certains, de la faction gaulliste, insinuent non moins vraisemblablement, d'autres. Puis son remplacement par le général Giraud, suivi d'un bref duumvirat Giraud-De Gaulle précédent de peu la mise au rancart totale du premier qui devait être grièvement blessé par la suite, au cours d'un attentat (sur lequel la lumière ne fut jamais faite) au bénéfice exclusif du second.

Cette sinistre période du « gouvernement provisoire d'Alger » avec ses sordides combinaisons et ses sombres complots dignes en tout point de la Renaissance italienne peut être considérée, malgré toute l'abjection de la politique de capitulation et de collaboration avec l'ennemi patronnée en France par le gouvernement de Vichy, comme la moins reluisante, la plus nauséuse, la plus inqualifiable que nous ayons eu à subir depuis notre défaite de juin 1940. Elle faisait bien pressentir à quel degré de violence et d'absence de scrupules sauraient s'élever plus tard les gangs désireux de s'assurer l'hégémonie du pouvoir dans la patrie libérée.

La volonté de puissance

Mais cette digression peut paraître oiseuse et semble devoir m'éloigner de mon sujet primitif. Il n'en est rien, elle va tout au contraire me permettre de le développer et de l'expliquer en faisant ressortir le caractère des ambitions avides et effrénées, la volonté, ou plutôt la passion de domination et de possession qui sont susceptibles de se développer sous le ciel d'Afrique ou elles peuvent être servies par des expédients inhumains et sans merci.

L'occupation de l'Afrique du Nord par les Américains devait marquer un tournant décisif de la guerre et de son succédané de collaboration. Elle annonçait, sans recours possible, l'écroulement prochain de la domination nazie et de ses dérivés en Europe. L'équivoque dans laquelle allait se développer à Alger les manifestations des divers gouvernements de « libération » devait favoriser une entreprise d'embrouille des plus inattendues tendant à faire rentrer dans le giron de l'orthodoxie patriotique tous les tenants plus ou moins volontairement fourvoyés sous la bannière à la française du maréchal et, par-delà, à l'ombre des étendards à croix gammée.

Nos collaborateurs au grand ou au petit pied perdent pied. Ils sentent la partie désormais perdue et n'auront plus qu'un seul but en vue, un seul souci en tête : chercher à se sauver, à se tirer d'affaire, à se faire dédouaner. Par tous les moyens, ceux qui le pourront vont s'efforcer de rejoindre le camp des futurs vainqueurs, suivant en cela l'exemple du

plus représentatif d'eux tous, l'habile et rusé Darlan. Les intelligences déjà introduites dans la place, vont d'ailleurs favoriser au summum l'opération.

Transitant et pérégrinant à travers l'Espagne, toute la synarchie, Pucheu en tête, les anciens conseillers et supporters enrégimés du Maréchal, tous civils et militaires, vont affluer vers la nouvelle Terre Promise pour se placer sous la sauvegarde du Messie révélé et débarqueront d'abord au Maroc.

Après des formalités sommaires de triage et de dépistage destinées à déceler la présence possible d'agents de l'ennemi qui auraient pu se glisser parmi eux, les plus jeunes seront incorporés dans l'armée de libération, avec avancement automatique pour les officiers, comme il se doit. Les plus intrigants et ceux tout particulièrement recommandés s'en iront grossir les effectifs des services administratifs à Alger car il faut bien prévoir la formation de cadres sûrs destinés à administrer plus tard la métropole libérée. Enfin, les politiciens s'en iront également vers la capitale provisoire pour y grossir la claquette du futur dictateur.

Restent les plus âgés, les moins valides, les plus assagis, les plus blasés et les plus astucieux aussi, ceux qui eurent la chance de ne pas arriver les mains vides. Pour ceux-là, la guerre est bien finie. Il ne s'agit plus de se compromettre pour une cause irrémédiablement condamnée et le plus élémentaire bon sens leur interdit de persévérer dans le culte périmé de

Dans le précédent numéro du LIBERTAIRE, nous avons présenté à nos amis le début d'un reportage sur les événements du Maroc.

L'auteur de ce reportage se montre écaré par l'attitude de la France en Afrique du Nord. Il a de nombreux arguments. Les lecteurs auront sans doute remarqué que l'écartement de notre collaborateur est mêlé de déceptions, face aux actions de « ceux qui font l'histoire », et qui ne sont, le plus souvent, que de vulgaires aigrefins.

Aujourd'hui et dans les numéros suivants, nous publions la suite de cet important témoignage qui nous vient d'un Français représentatif d'un courant d'opinion important.

Nous sommes heureux de voir ainsi les thèses que nous avons toujours défendues ici au sujet du colonialisme reprises par un grand nombre de Français qui commencent à comprendre, aidés par l'expérience.

l'idole au bâton étoilé. S'ils ne la renient pas totalement, leur constance qui n'a pu heureusement les conduire jusqu'à consentir au sacrifice suprême, au martyre, pour elle, demeure égale à leur ferveur qui leur interdit de brûler trop cyniquement l'objet de leur culte de la veille. Anciens généraux ou officiers de tous grades, ex-fonctionnaires et prébendiers de tous rangs, aventuriers de tout acabit, tous, grands et petits, trop ouverte-

ment compromis par une soumission active ou une activité passive aux doctrines séduisantes de l'Ordre Nouveau, sauront mettre leur zèle en veilleuse. Poin des vaines errances matérielles et sentimentales; comme des malfaiteurs dont le coup a raté mais qui savent la police en éveil, leur seul idéal sera de se faire désormais oublier dans l'attente, qui sait? de jours meilleurs et ils s'installeront prosaïquement sur place.

La ruée vers le Maroc

Le Maroc de l'époque leur offrait, à ce point de vue, un asile et des garanties de tout repos. Demeuré d'une fidélité à toute épreuve et même agressive, avec le général Nogues et sa clique, aux impératifs du gouvernement de Vichy, on devine à quel point son administration et plus particulièrement les hautes sinécures résidentielles de Rabat avaient été truffées de collaborationnistes bon teint.

Son système politique présente une double originalité. Officiellement, nous nous trouvons dans un pays étranger jouissant, à défaut de l'indépendance, de l'autonomie interne matérialisée par une administration apparemment indépendante mais placée sous le protectorat de la France dont les représentants ont charge de le conseiller et contrôler pour ses actes intérieurs et de le représenter dans ses relations avec l'extérieur. Cette dualité de pouvoirs l'assimile en réalité à une quelconque colonie dont le gouvernement indigène, ou Mahgen, constitue un paravent exotique comme commode à l'abri duquel les hauts-fonctionnaires de la Résidence de France à Rabat et nos contrôleurs civils, véritables maîtres du pays, tirent les ficelles des marionnettes indigènes.

Cette situation, à la fois et tour à tour carpe et lapin, est extrêmement intéressante, comme on le devine. Aviez-vous besoin du secours des lois françaises? En ce cas-là, les hauts représentants de la métropole devaient vous en assurer la sauvegarde. Voulez-vous, au contraire, vous prémunir d'ennuis venant de la mère patrie? Alors le Maroc étant un protectorat, donc pays étranger, les poursuites de vos persécuteurs devaient s'arrêter aux limites de ses frontières.

L'équivoque politique entraînant, comme bien l'on pense, un imbroglio administratif, sans parler de l'économique, a favorisé le développement d'une situation interne particulière. Une nombreuse colonie ardente, envahissante et avide de profits, composée d'immigrants étrangers puissants à presque toutes les puissances du monde, s'est abattue sur le pays dès notre installation militaire et, sous sa protection, refoulant et comprimant l'élément indigène sans jamais se mêler à lui, vise nettement à le supplanter. Ce premier flot déjà considérable, établi aux lendemains de notre conquête, allait recevoir l'appoint de cette nouvelle vague d'émigrants plus ou moins forcés, laquelle allait être suivie, après la libération de la France, par un véri-

table raz de marée submergeant tout le Maroc.

En effet, durant l'occupation du territoire national par l'ennemi, beaucoup de nos compatriotes et des métèques installés chez nous réalisèrent des fortunes aussi considérables que scandaleuses grâce à la collaboration économique avec l'occupant ou, spéculant sur la misère des populations, en se livrant à la pratique non moins odieuse et répréhensible du marché noir sur les denrées de première nécessité. Menacés de représailles à la Libération, de poursuites, et, peut-être, d'une juste confiscation de leurs profits malhonnêtes, ils allaient trouver également au Maroc un refuge

de choix pour eux et leurs avoires malsains.

Déserteurs politiques, déserteurs de l'économie, déserteurs de la monnaie, déserteurs tout court de leur patrie se sont donc abattus et vont désormais s'ébattre sur l'Empire Fortuné.

« Comme un vol de gerfauts », ou plutôt, de vautours, mieux encore, de sauterelles pour s'en tenir à l'élément local, rien n'échappera à leurs féroces mandibules : commerces, immeubles, terrains, mines, etc., tout fait l'objet de prises d'intérêts, tout est prétexte à spéculation. C'est une véritable raffe, un rush irrésistible, la curée. Le Maroc, l'Empire Fortuné si bien nommé subit un boom sans précédent.

Maroc : terre promise pour les aigrefins

C'est par centaines de milliards que nos francs métropolitains de l'époque, d'une valeur bien supérieure à celle d'aujourd'hui, vont s'accumuler dans les banques de notre zone ou de Tanger et c'est de cette époque que date l'extraordinaire impulsion donnée aux entreprises de construction dans les grandes villes marocaines. Après avoir escompté en vain un décrochage du franc local ou son rattachement au franc C.F.A., ce qui eut permis de mirifiques bénéfices, genre trafic des piastres, il faut bien utiliser son argent car les menaces de dévaluation planent et le franc marocain, solidaire de son frère mé-

tropolitain, n'est pas à l'abri de ses vicissitudes et aléas. On verra plus de soixante milliards de nos francs venus de France s'investir en une seule année dans l'édification d'immeubles pour la seule ville de Casablanca (à peu près de l'importance de Toulouse), constructions ultra modernes et luxueuses avec tout le confort « ad hoc », revêtement de marbre, etc., alors que pendant ce temps-là on ne relève même plus les ruines de guerre chez nous où notre habitat misérable se dégrade sans cesse et menace de chouer, faute d'argent pour l'entretenir.

Le sultan regimbe

Devant cette invasion sur une grande échelle de son royaume menacé d'une totale submersion étrangère, laquelle s'étale au détriment des populations autochtones, le sultan, demeuré jusque-là débonnaire, commence à s'inquiéter, à regimber. Il en arrive à parler de la nécessité de respecter les traités, à invoquer le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes et, comble de l'incongruité, abomination et désolation, va jusqu'à faire allusion à des possibilités d'indépendance. Ce fut à peu près le thème d'un discours retentissant prononcé en 1947 à l'occasion d'une visite effectuée à Tanger et dont la teneur est le don d'alarmer au plus haut point les tenants, anciens et modernes du colonialisme.

On conçoit aisément la tempête de rage et de malediction qu'il allait provoquer chez les néo-coloniaux du Maroc. Après avoir réussi à échapper de justesse aux risques et inconvénients inhérents à des agissements répréhensibles dans leur propre pays, après être parvenus à sauvegarder pertinemment des bénéfices menacés de justes reprises et à les implanter fructueusement à l'abri sur cette nouvelle terre promise, allaient-ils s'en voir chassés par le seul caprice d'un souverain trop pointilleux? Trop soucieux, en tout cas, de prétendus droits d'une pseudo souveraineté. Allaient-ils se trouver réduits de nouveau par sa faute à la condition hasardeuse et déplorable de perpétuels juifs errants?

Outre le danger (tout relatif) que pouvait faire courir à leurs intérêts fraîchement acclimatés, cette nouvelle attitude du sultan ne comportait-elle pas une sorte de nargue dé-

sobligeante, de blâme, de défi à l'égard de ces nouveaux sujets qui s'étaient, eux, enrichis et distingués par une soumission fructueuse de tous les instants aux volontés indiscutées des occupants étrangers de leur patrie d'origine?

En plus d'une menace aux effets plus ou moins lointains, il s'agissait, de toute évidence, d'une insulte et les deux méritaient d'être relevées promptement. Non, décidément, c'en était trop. Avez-vous vu et entendu? Le sultan refuse de marcher; le sultan refuse de collaborer. Il faut croire que rien ne nous sera épargné...

M. Erik Labonne, est un diplomate du genre intellectuel honnête. On le tourne volontiers en dérision en raison de son attitude solennelle et compassée. De toutes façons et quelles que soient ses réelles qualités morales et d'intelligence, il ne saurait être l'homme de la situation. Par ailleurs, il est affligé de tares indélébiles : il fut résistant et a eu le grand tort de succéder à Nogues, « persona grata » s'il en fut. En outre, ancien ambassadeur à Moscou, on l'accuse d'avoir, en organisant les S.M.P., voulu créer des kolchos indigènes au Maroc.

Aux grands maux les grands remèdes, assure-t-on. Ce qu'il faut donc, c'est un homme à poigne imbu de principes d'autorité, un militaire de préférence, un disciple, un continuateur de la lignée des conquérants qui soit en mesure de « faire sentir notre force pour ne pas avoir à s'en servir », suivant les remarquables paroles du maître Lyautey.

(A suivre.)



Avant le Déluge

L'ACTION de ce film se déroule au moment où l'éclatement de la guerre de Corée laisse envisager l'imminence d'une troisième guerre mondiale.

Quatre adolescents, trois jeunes gens et une jeune fille qui viennent d'avoir ou qui n'ont pas encore 17 ans sont devenus des criminels.

*

Ils sont cinq amis, tous issus de la classe bourgeoise ou semi-bourgeoise.

Un jeune Juif, Daniel Epstein, dont les parents sont morts en déportation et qui vit dans la hantise d'être martyrisé comme eux, sans pouvoir rien faire contre son destin, puisque le propre du racisme est précisément d'être une chose sans raison. Il ne voit qu'une solution, qu'une issue : celle de partir dans une île du Pacifique.

Philippe Broussard, le fils de famille haute-bourgeoise et tout ce que cela implique. A 17 ans, il a goûté de tous les plaisirs mondains, boîtes de nuit, cabarets, éduqué entre un père qui ne songe qu'à gagner et conserver de l'argent et à tous les moyens que ce soit, et une mère qui utilise son oisiveté en cultivant assidûment l'adultère. Philippe a prématurément goûté à toutes les abjections.

Le père de Richard Dutot était un musicien de grand orchestre, donc très aisé. Condamné pour faits de collaboration inconsciente, il sort de prison persuadé que ce sont les Juifs qui sont responsables de son malheur. La grande misère où le ménage est plongé ne fait qu'exalter son racisme idiot. Il essaie d'entraîner son fils dans sa haine des Juifs.

Ce fils, qui vit dans ce ménage totalement détruit, qui ne dispose jamais du moindre argent de poche tout en étant en contact avec des jeunes qui en regorgent, est amoureux de Liliane Noblet.

Le père de cette fille est professeur. La mère est morte. Elle vit donc en compagnie de son père et de son frère.

LA COMMUNE DE KRONSTADT

En raison de la publication du rapport sur le Maroc, la page « Histoire et Doctrine », préparée pour la commémoration de la Commune de Kronstadt est reportée au prochain numéro.

Le père est un militant pacifiste, le frère un jeune militant du Parti communiste. Ils ont une vie normale de militants, c'est-à-dire qu'ils passent la plus grande partie de leur temps dans leurs organisations respectives et lorsqu'ils discutent entre eux, ils s'affrontent sur des questions politiques. Liliane ne comprend rien à cela et ne s'intéresse pas à la politique. C'est habituel pour une jeune fille de cet âge et de ce milieu. Aussi se trouve-t-elle totalement isolée dans sa famille et elle recherche ailleurs ce qui lui manque dans sa maison. C'est l'amour de Richard qui le lui donne.

Pour concrétiser leur amour qui est immense, ils ne voient pas d'autre solution que de quitter cette société qui ne leur offre aucune issue. Jean Arnaud vit avec sa mère. Son père a quitté le ménage paraît-il à cause de lui, Jean. Cette mère qui a par contrepoint basé toute son existence sur ce fils, en arrive à se transformer en une femme autoritaire dont l'amour exalté pour son fils n'est plus en fait qu'un égoïsme poussé à l'extrême. Ayant vécu uniquement pour son fils, elle voudrait que ce fils vive aussi uniquement pour elle. Celui-ci va donc essayer de s'évader du cercle opprimant qui l'enserme.

*

Les cinq adolescents qui rêvent tous de sortir de cette société où ils étouffent et qui ne concrétise aucune de leurs aspirations qui sont cependant les aspirations saines de jeunes gens normaux, désirant de plus d'échapper à la nouvelle guerre qui semble se préparer, décident de partir dans l'île du Pacifique, car pour eux cette île concrétise le rêve merveilleux. Mais il faut de l'argent. Ils pensent à voler des timbres rares à l'amant de la mère de Philippe, homme particulièrement véreux. C'est au cours de cette opération qu'un enchaînement de faits totalement fortuits conduit Jean à abattre un veilleur de nuit d'un coup de revolver.

C'est la catastrophe. La voiture qui a servi à l'expédition et qui appartient à Daniel, a été reconnue. Des inspecteurs interrogent celui-ci. Et un doute s'empare de l'esprit de Richard. Il se rappelle les paroles de son père : c'est un Juif, il va nous trahir, « tous les Juifs trahissent ». Le soir, lui et Philippe, ivres, vont chez Daniel. Ils le trouvent dans son bain, le torturent et le noient. Le drame est consommé.

La justice bourgeoise inflige dix ans de bagnes à Philippe et à Richard, cinq ans à Jean et acquitte Liliane.

Le film est présenté de telle sorte qu'il semble que ce sont les individus composant les familles des J3 tragiques qui sont responsables. En réalité c'est une critique impitoyable de la bourgeoisie tout entière et de sa société, car c'est dans son élément vital, sa jeunesse, qu'elle est frappée.

Est-ce que ce sont les individus qui composent les familles des adolescents qui sont responsables des événements? Le gros capitaliste est-il responsable de son état de capitaliste? Sa femme est-elle responsable de son état de dévouée qui s'ennuie et recherche une distraction dans l'adultère?

La mère de Jean est-elle responsable de sa passion tyrannique? Le père de Richard est-il responsable de sa situation de déclassé qu'il n'a jamais comprise? Est-ce sa faute même, s'il attribue sa disgrâce aux Juifs?

Non, les familles sont telles qu'elles sont et les parents ne sont pas responsables de leur état que leurs enfants ne le sont du leur. C'est le principe même de la famille chrétienne-bourgeoise dégénérée qui est mis en cause. Cette famille n'est plus capable d'intégrer ses enfants dans son existence car les sacro-saints milieu, idéologie, principes bourgeois ne correspondent plus aux aspirations des jeunes qui tendent vers un idéal propre et valable.

C'était le but de ces quatre jeunes. Leur beau rêve se concrétisait dans ce voyage et dans cette île merveilleuse. Sortis de leurs familles, la société ambiante était pire encore : rien que la corruption bourgeoise totale et sans issue.

Ces jeunes, loin de déshonorer la jeunesse, l'honorent tout au contraire car leur rêve est sain et, dans leur tentative pour sortir du marais où ils s'enlisent, dans leur révolte contre la pourriture trop grande de la société qui les entoure, révolte conduite par cette société elle-même, par ses films, ses romans policiers, ses étuis à cigarettes revolver, se heurtent fatalement dans leur naïveté à l'appareil répressif.

L'état bourgeois réprime. Seulement jusqu'à présent, la bourgeoisie réussissait à imprégner ses enfants de son idéologie et de ses principes. L'appareil répressif était alors dirigé uniquement vers le but dans lequel il avait été conçu : écraser la classe ouvrière.

*

Aujourd'hui, elle en est arrivée à un tel degré de décomposition que c'est sa propre sève, sa jeunesse qui se révolte contre elle et se heurte à son appareil.

d'André CAYATTE

Les bourgeois peuvent pousser de grands cris d'indignation devant le film de Cayatte, essayer de le faire interdire, en refuser l'exportation. Cela se comprend, car il est la démonstration vivante et éclatante de la bourgeoisie française qui crève de ses entrailles même.

Le jeune militant du parti communiste, lui, bien que de même origine, petite bourgeoisie, ne connaît pas la crise des autres adolescents. Il a pris conscience de l'état réel de la société capitaliste. Ce jeune est au P.C.F. seulement parce qu'il est persuadé que le P.C.F. est le parti révolutionnaire à noter que dans sa collection de journaux se trouve le « Libertaire » en plus de l'« Humanité ».

Peut-être aussi tombera-t-il sous les coups de l'appareil de répression bourgeois, mais il connaîtra les raisons de son action.

Cayatte a montré là que l'idéologie révolutionnaire est la seule issue correcte pour le jeune qui croit « à quelque chose de mieux ». Mais il a montré aussi que dans tous les cas où un jeune croit à quelque chose de mieux, cela se traduit par sa révolte contre la société telle qu'elle est, révolte inconsciente à travers l'aspiration vers l'île merveilleuse, révolte consciente à travers l'aspiration vers une société véritablement communiste.

Remercions enfin Cayatte pour l'excellent tableau qui montre les flics « embarquant » des manifestants pour la paix, avec toute la brutalité qui leur est habituelle, passage qui attire les huées du public contre la force policière.

En conclusion, le film de Cayatte est un des meilleurs et des plus courageux du cinéma français. Rien d'anormal par conséquent à ce que la censure bourgeoise n'ait accordé sa projection publique qu'au troisième examen, à ce que son exportation ait été interdite, à ce que la presse à gages mène une campagne tapageuse de basse calomnie.

Nous sommes entièrement avec Cayatte dans ce film, car il est totalement avec la classe ouvrière contre la pourriture généralisée de la bourgeoisie et de sa société.

P. PHILIPPE.

Pour le communisme libertaire
SOUSCRIVEZ !

Au service de la propagande

Lisez, faites lire à tous vos camarades de travail.

MANIFESTE
du
COMMUNISME LIBERTAIRE
Problèmes essentiels
La brochure, 60 fr.; franco, 75 fr.
C.O.P. Robert Joulin Paris 5561-76

LE LIBERTAIRE

ORGANE DE LA FÉDÉRATION COMMUNISTE LIBERTAIRE

et LES LUTTES OUVRIÈRES

Le scandale du pain

CE QUI N'INTERESSE PAS M. J. ROMAINS

L'ARTICLE de J. Tanforti sur Jules Romains, nous a valu d'un correspondant, quelques précisions sur un scandale que le « grand académicien », s'est bien gardé d'aborder : le scandale du pain trop cher. Voici ce que nous fait parvenir à ce sujet, notre correspondant :

Je travaille précisément dans une entreprise qui a effectué pratiquement et scientifiquement tous les travaux concernant le cycle blé-farine-pain et qui aujourd'hui ne s'occupe plus que l'hybridation des blés de très haute qualité panifiable. Prenons donc la question du pain qui démontre bien cette fois la pourriture du régime dans lequel nous vivons et que Jules Romains certes ne dénoncera pas.

Le blé est taxé par l'Etat 3.600 francs. Or, si vous prenez le cas d'un petit agriculteur cultivant par exemple 4 hectares de blé et récoltant 120 quintaux de blé, il lui est déduit sur ce prix, une taxe de répartition de 250 fr. et une taxe de statistique et F.N.P.A. de 30 fr., ce qui ramène son prix à 3.320 fr. les 100 kilos.

Il livre son blé obligatoirement à un organisme stockeur, lequel le relève au moulin alors qu'il serait beaucoup plus simple que l'Agriculteur livre directement lui-même au moulin.

Mais alors, le scandale inimaginable, s'il était connu de tous les ouvriers, des économiquement faibles et des malheureux, c'est que le prix du blé payé 3.320 fr. au producteur, est finalement réglé par tous les meuniers à 4.211 fr.

Le bon sens indique que si l'agriculteur avait livré son blé directement au meunier, en supprimant tous les parasites qui vivent sur notre dos, nous paierions le pain sur la base du blé à 3.320 fr.

Pour que vous compreniez bien la question du blé au pain, il faut savoir qu'avec 100 kilos de blé on fait 100 kilos de pain.

Or, la différence entre le prix payé à l'agriculteur : 3.320 fr. et le prix payé par le meunier : 4.211 francs est de 891 fr. par 100 kilos, soit une augmentation, au stade de l'arrivée du blé au moulin, de 8 fr. 91 par kilo de pain.

Les trusts des gros minotiers et importateurs qui ont intérêt à toutes ces combinaisons louches, avec le concours de hauts fonctionnaires à leur solde pour noyer tous les problèmes d'importation et d'exportation dans lesquels ils tripotent à outrance, payent largement toutes les caisses des partis quels qu'ils soient pour étouffer ce scandale.

En tout cas, on peut dire qu'à ce jour, aucun quotidien français n'a osé parler de ce scandale.

Mon métier me permet de dire que non seulement notre pain doit être vendu au plus juste prix, mais qu'également il devrait comporter tous les soins voulus pour qu'il soit l'expression du grain de blé, c'est-à-dire que notre pain soit à la fois nutritif et savoureux, au lieu d'être exactement le contraire.

Jean HETEAU, correspondant.

En tout cas, on peut dire qu'à ce jour, aucun quotidien français n'a osé parler de ce scandale.

Mon métier me permet de dire que non seulement notre pain doit être vendu au plus juste prix, mais qu'également il devrait comporter tous les soins voulus pour qu'il soit l'expression du grain de blé, c'est-à-dire que notre pain soit à la fois nutritif et savoureux, au lieu d'être exactement le contraire.

Jean HETEAU, correspondant.

En tout cas, on peut dire qu'à ce jour, aucun quotidien français n'a osé parler de ce scandale.

Mon métier me permet de dire que non seulement notre pain doit être vendu au plus juste prix, mais qu'également il devrait comporter tous les soins voulus pour qu'il soit l'expression du grain de blé, c'est-à-dire que notre pain soit à la fois nutritif et savoureux, au lieu d'être exactement le contraire.

Jean HETEAU, correspondant.

En tout cas, on peut dire qu'à ce jour, aucun quotidien français n'a osé parler de ce scandale.

Mon métier me permet de dire que non seulement notre pain doit être vendu au plus juste prix, mais qu'également il devrait comporter tous les soins voulus pour qu'il soit l'expression du grain de blé, c'est-à-dire que notre pain soit à la fois nutritif et savoureux, au lieu d'être exactement le contraire.

Jean HETEAU, correspondant.

En tout cas, on peut dire qu'à ce jour, aucun quotidien français n'a osé parler de ce scandale.

Mon métier me permet de dire que non seulement notre pain doit être vendu au plus juste prix, mais qu'également il devrait comporter tous les soins voulus pour qu'il soit l'expression du grain de blé, c'est-à-dire que notre pain soit à la fois nutritif et savoureux, au lieu d'être exactement le contraire.

Jean HETEAU, correspondant.

En tout cas, on peut dire qu'à ce jour, aucun quotidien français n'a osé parler de ce scandale.

Mon métier me permet de dire que non seulement notre pain doit être vendu au plus juste prix, mais qu'également il devrait comporter tous les soins voulus pour qu'il soit l'expression du grain de blé, c'est-à-dire que notre pain soit à la fois nutritif et savoureux, au lieu d'être exactement le contraire.

Jean HETEAU, correspondant.

En tout cas, on peut dire qu'à ce jour, aucun quotidien français n'a osé parler de ce scandale.

Mon métier me permet de dire que non seulement notre pain doit être vendu au plus juste prix, mais qu'également il devrait comporter tous les soins voulus pour qu'il soit l'expression du grain de blé, c'est-à-dire que notre pain soit à la fois nutritif et savoureux, au lieu d'être exactement le contraire.

Ouvriers et paysans prennent conscience de leurs droits et de leurs devoirs

CHACUN jour nous apporte la confirmation que le peuple veut que ça change. La faillite du régime se décèle de plus en plus. Rien ne va plus dans la maison « Etat ». Ses fournisseurs eux-mêmes ne peuvent plus cacher la décadence : « En l'occurrence les partis politiques. »

Et les articles de la presse à gage malgré tout leur artifice ne peuvent plus nous faire prendre des vessies pour des lanternes.

La consultation de Seine-et-Oise, parmi bien d'autres, nous donne une preuve irréfutable du détachement des masses de ces comédies burlesques que sont les élections en système capitaliste.

Dix-huit listes en présence !... Et sur 460.000 votants plus de 200.000 ont signé leur congé à messieurs les chercheurs de place.

N'ont-ils pas compris ? Pourtant ceci est significatif. Le peuple en général, tous les travailleurs en particulier, marchent de moins en moins pour les bateleurs d'estades.

Il faut autre chose pour remédier à la misère qui s'appesantit.

La démagogie a fait son temps, plus de vaines paroles, des actes. Comme vous n'êtes pas capables de donner satisfaction avec vos discours laudatifs, votre expérience a assez duré, ce nous semble.

Faites place ! Les masses ouvrières et paysannes sont majeures et vont reprendre par leurs propres moyens le chemin de leur émancipation, et de leur libération.

Elles n'ont plus besoin de bergers, prometteurs de lune, qui lui sont proposés ou imposés et qui deviennent ses maîtres ou ses tyrans sitôt remise des pouvoirs.

Le développement des coopératives ouvrières de production, de consommateurs et agricoles démontre que ouvriers et paysans sont capables seuls et eux seuls de gérer leurs entreprises et leurs terres.

Bien qu'elles agissent dans le cadre capitaliste, elles n'en démontrent pas moins la possibilité et la capacité de gestion des ouvriers et des paysans.

Prendre en main les intérêts de chaque corporation, de chaque région, ne considérer que l'intérêt propre du prolétariat, et rejeter toute ingérence des politiciens, soutiens du régime d'exploitation.

Que chaque travailleur prenne conscience de sa valeur et engage le combat pour le respect de l'homme et de sa dignité.

Jean HETEAU, correspondant.

Considéré jusqu'à présent comme un animal, il doit prendre sa place dans la société, c'est-à-dire la première.

Il ne doit plus accepter comme il le fit jusqu'à présent que des commissions économiques, qui sous le titre fallacieux d'intérêt national et d'économie, calculent au compte-gouttes ses besoins vitaux en calories, etc. Cette nécessité, pourtant plus qu'urgente, fut d'ailleurs refusée par le gouvernement.

Assez ! L'homme n'est pas un robot ni un cobaye.

Il ne fait de doute pour personne que messieurs les techniciens des commissions économiques ne se substantent pas au milligramme.

Quant à nous nous ne discuterons pas sur la dose quotidienne d'élébore à leur allouer.

Et je crois fort, que plus de bon sens de ceux-ci, eût évité la popularité de l'abbé Pierre Grouès, sans vouloir critiquer outre mesure le geste de ce dernier, nous pouvons dire que s'il n'avait porté soutane, son appel n'eût pas touché un ministre et une foule de dames patronnesses, qui par leur intervention éphémère n'ont fait qu'insulter à la misère. Mais ne soyons pas exigeant, le bon sens est seulement à la base.

Car en vérité quel est le résultat, les malheureux dorment toujours sous les ponts, dans les briqueteries sur la dur, le ventre creux. Quelques maisons se-

ront bâties par le groupe d'Emmaüs, mais à l'intérieur de celles-ci avec leur minimum à 23.000 fr., les pauvres bourgeois crèveront de faim.

Il n'y a rien de radical dans tout cela, et pour cause...

Quant à nous ce que nous voulons pour les travailleurs, c'est une vie qui vaille la peine d'être vécue, parce que belle et digne dans le travail et le bonheur où le prolétariat ne sera plus la masse des exploités et des parias, dans une société libre, parmi des hommes libres, où chacun travaillera pour tous et tous pour chacun. Dans la véritable société communiste libertaire.

NEIHER.

Quant à nous ce que nous voulons pour les travailleurs, c'est une vie qui vaille la peine d'être vécue, parce que belle et digne dans le travail et le bonheur où le prolétariat ne sera plus la masse des exploités et des parias, dans une société libre, parmi des hommes libres, où chacun travaillera pour tous et tous pour chacun. Dans la véritable société communiste libertaire.

NEIHER.

Quant à nous ce que nous voulons pour les travailleurs, c'est une vie qui vaille la peine d'être vécue, parce que belle et digne dans le travail et le bonheur où le prolétariat ne sera plus la masse des exploités et des parias, dans une société libre, parmi des hommes libres, où chacun travaillera pour tous et tous pour chacun. Dans la véritable société communiste libertaire.

NEIHER.

Quant à nous ce que nous voulons pour les travailleurs, c'est une vie qui vaille la peine d'être vécue, parce que belle et digne dans le travail et le bonheur où le prolétariat ne sera plus la masse des exploités et des parias, dans une société libre, parmi des hommes libres, où chacun travaillera pour tous et tous pour chacun. Dans la véritable société communiste libertaire.

NEIHER.

Quant à nous ce que nous voulons pour les travailleurs, c'est une vie qui vaille la peine d'être vécue, parce que belle et digne dans le travail et le bonheur où le prolétariat ne sera plus la masse des exploités et des parias, dans une société libre, parmi des hommes libres, où chacun travaillera pour tous et tous pour chacun. Dans la véritable société communiste libertaire.

NEIHER.

Quant à nous ce que nous voulons pour les travailleurs, c'est une vie qui vaille la peine d'être vécue, parce que belle et digne dans le travail et le bonheur où le prolétariat ne sera plus la masse des exploités et des parias, dans une société libre, parmi des hommes libres, où chacun travaillera pour tous et tous pour chacun. Dans la véritable société communiste libertaire.

NEIHER.

Quant à nous ce que nous voulons pour les travailleurs, c'est une vie qui vaille la peine d'être vécue, parce que belle et digne dans le travail et le bonheur où le prolétariat ne sera plus la masse des exploités et des parias, dans une société libre, parmi des hommes libres, où chacun travaillera pour tous et tous pour chacun. Dans la véritable société communiste libertaire.

NEIHER.

Quant à nous ce que nous voulons pour les travailleurs, c'est une vie qui vaille la peine d'être vécue, parce que belle et digne dans le travail et le bonheur où le prolétariat ne sera plus la masse des exploités et des parias, dans une société libre, parmi des hommes libres, où chacun travaillera pour tous et tous pour chacun. Dans la véritable société communiste libertaire.

NEIHER.

Quant à nous ce que nous voulons pour les travailleurs, c'est une vie qui vaille la peine d'être vécue, parce que belle et digne dans le travail et le bonheur où le prolétariat ne sera plus la masse des exploités et des parias, dans une société libre, parmi des hommes libres, où chacun travaillera pour tous et tous pour chacun. Dans la véritable société communiste libertaire.

NEIHER.

Quant à nous ce que nous voulons pour les travailleurs, c'est une vie qui vaille la peine d'être vécue, parce que belle et digne dans le travail et le bonheur où le prolétariat ne sera plus la masse des exploités et des parias, dans une société libre, parmi des hommes libres, où chacun travaillera pour tous et tous pour chacun. Dans la véritable société communiste libertaire.

NEIHER.

Quant à nous ce que nous voulons pour les travailleurs, c'est une vie qui vaille la peine d'être vécue, parce que belle et digne dans le travail et le bonheur où le prolétariat ne sera plus la masse des exploités et des parias, dans une société libre, parmi des hommes libres, où chacun travaillera pour tous et tous pour chacun. Dans la véritable société communiste libertaire.

NEIHER.

Quant à nous ce que nous voulons pour les travailleurs, c'est une vie qui vaille la peine d'être vécue, parce que belle et digne dans le travail et le bonheur où le prolétariat ne sera plus la masse des exploités et des parias, dans une société libre, parmi des hommes libres, où chacun travaillera pour tous et tous pour chacun. Dans la véritable société communiste libertaire.

NEIHER.

Quant à nous ce que nous voulons pour les travailleurs, c'est une vie qui vaille la peine d'être vécue, parce que belle et digne dans le travail et le bonheur où le prolétariat ne sera plus la masse des exploités et des parias, dans une société libre, parmi des hommes libres, où chacun travaillera pour tous et tous pour chacun. Dans la véritable société communiste libertaire.

NEIHER.

Quant à nous ce que nous voulons pour les travailleurs, c'est une vie qui vaille la peine d'être vécue, parce que belle et digne dans le travail et le bonheur où le prolétariat ne sera plus la masse des exploités et des parias, dans une société libre, parmi des hommes libres, où chacun travaillera pour tous et tous pour chacun. Dans la véritable société communiste libertaire.

NEIHER.

Quant à nous ce que nous voulons pour les travailleurs, c'est une vie qui vaille la peine d'être vécue, parce que belle et digne dans le travail et le bonheur où le prolétariat ne sera plus la masse des exploités et des parias, dans une société libre, parmi des hommes libres, où chacun travaillera pour tous et tous pour chacun. Dans la véritable société communiste libertaire.

NEIHER.

Quant à nous ce que nous voulons pour les travailleurs, c'est une vie qui vaille la peine d'être vécue, parce que belle et digne dans le travail et le bonheur où le prolétariat ne sera plus la masse des exploités et des parias, dans une société libre, parmi des hommes libres, où chacun travaillera pour tous et tous pour chacun. Dans la véritable société communiste libertaire.

NEIHER.

Quant à nous ce que nous voulons pour les travailleurs, c'est une vie qui vaille la peine d'être vécue, parce que belle et digne dans le travail et le bonheur où le prolétariat ne sera plus la masse des exploités et des parias, dans une société libre, parmi des hommes libres, où chacun travaillera pour tous et tous pour chacun. Dans la véritable société communiste libertaire.

NEIHER.

Quant à nous ce que nous voulons pour les travailleurs, c'est une vie qui vaille la peine d'être vécue, parce que belle et digne dans le travail et le bonheur où le prolétariat ne sera plus la masse des exploités et des parias, dans une société libre, parmi des hommes libres, où chacun travaillera pour tous et tous pour chacun. Dans la véritable société communiste libertaire.

NEIHER.

Quant à nous ce que nous voulons pour les travailleurs, c'est une vie qui vaille la peine d'être vécue, parce que belle et digne dans le travail et le bonheur où le prolétariat ne sera plus la masse des exploités et des parias, dans une société libre, parmi des hommes libres, où chacun travaillera pour tous et tous pour chacun. Dans la véritable société communiste libertaire.

NEIHER.

Quant à nous ce que nous voulons pour les travailleurs, c'est une vie qui vaille la peine d'être vécue, parce que belle et digne dans le travail et le bonheur où le prolétariat ne sera plus la masse des exploités et des parias, dans une société libre, parmi des hommes libres, où chacun travaillera pour tous et tous pour chacun. Dans la véritable société communiste libertaire.

NEIHER.

Quant à nous ce que nous voulons pour les travailleurs, c'est une vie qui vaille la peine d'être vécue, parce que belle et digne dans le travail et le bonheur où le prolétariat ne sera plus la masse des exploités et des parias, dans une société libre, parmi des hommes libres, où chacun travaillera pour tous et tous pour chacun. Dans la véritable société communiste libertaire.

NEIHER.

Quant à nous ce que nous voulons pour les travailleurs, c'est une vie qui vaille la peine d'être vécue, parce que belle et digne dans le travail et le bonheur où le prolétariat ne sera plus la masse des exploités et des parias, dans une société libre, parmi des hommes libres, où chacun travaillera pour tous et tous pour chacun. Dans la véritable société communiste libertaire.

NEIHER.

Quant à nous ce que nous voulons pour les travailleurs, c'est une vie qui vaille la peine d'être vécue, parce que belle et digne dans le travail et le bonheur où le prolétariat ne sera plus la masse des exploités et des parias, dans une société libre, parmi des hommes libres, où chacun travaillera pour tous et tous pour chacun. Dans la véritable société communiste libertaire.

NEIHER.

Quant à nous ce que nous voulons pour les travailleurs, c'est une vie qui vaille la peine d'être vécue, parce que belle et digne dans le travail et le bonheur où le prolétariat ne sera plus la masse des exploités et des parias, dans une société libre, parmi des hommes libres, où chacun travaillera pour tous et tous pour chacun. Dans la véritable société communiste libertaire.

NEIHER.

Quant à nous ce que nous voulons pour les travailleurs, c'est une vie qui vaille la peine d'être vécue, parce que belle et digne dans le travail et le bonheur où le prolétariat ne sera plus la masse des exploités et des parias, dans une société libre, parmi des hommes libres, où chacun travaillera pour tous et tous pour chacun. Dans la véritable société communiste libertaire.

NEIHER.

Quant à nous ce que nous voulons pour les travailleurs, c'est une vie qui vaille la peine d'être vécue, parce que belle et digne dans le travail et le bonheur où le prolétariat ne sera plus la masse des exploités et des parias, dans une société libre, parmi des hommes libres, où chacun travaillera pour tous et tous pour chacun. Dans la véritable société communiste libertaire.

NEIHER.

Quant à nous ce que nous voulons pour les travailleurs, c'est une vie qui vaille la peine d'être vécue, parce que belle et digne dans le travail et le bonheur où le prolétariat ne sera plus la masse des exploités et des parias, dans une société libre, parmi des hommes libres, où chacun travaillera pour tous et tous pour chacun. Dans la véritable société communiste libertaire.

révolutionnaire entre les mains de la classe possédante, une armée de répression.

Au contraire, chaque victoire de l'impérialisme et du militarisme ruine un peu plus le prolétariat de ce pays et fait reculer l'heure de sa libération.

Une partie de la bourgeoisie française, de De Gaulle à Daladier en passant par le Comité de Paris, est partante d'une négociation en Indochine, c'est pour pouvoir ramener les mercenaires en Afrique du Nord et en France. C'est pour pouvoir mater le prolétariat nord-africain et français qui risque de devenir très dangereux.

La guerre d'Indochine ne peut se terminer que par le départ des Français.

La guerre d'Indochine ne peut se terminer que par le départ des Français.

La guerre d'Indochine ne peut se terminer que par le départ des Français.

La guerre d'Indochine ne peut se terminer que par le départ des Français.

La guerre d'Indochine ne peut se terminer que par le départ des Français.

La guerre d'Indochine ne peut se terminer que par le départ des Français.

La guerre d'Indochine ne peut se terminer que par le départ des Français.

La guerre d'Indochine ne peut se terminer que par le départ des Français.

La guerre d'Indochine ne peut se terminer que par le départ des Français.

La guerre d'Indochine ne peut se terminer que par le départ des Français.

La guerre d'Indochine ne peut se terminer que par le départ des Français.

La guerre d'Indochine ne peut se terminer que par le départ des Français.

La guerre d'Indochine ne peut se terminer que par le départ des Français.

La guerre d'Indochine ne peut se terminer que par le départ des Français.

La guerre d'Indochine ne peut se terminer que par le départ des Français.

La guerre d'Indochine ne peut se terminer que par le départ des Français.

La guerre d'Indochine ne peut se terminer que par le départ des Français.

La guerre d'Indochine ne peut se terminer que par le départ des Français.

La guerre d'Indochine ne peut se terminer que par le départ des Français.

La guerre d'Indochine ne peut se terminer que par le départ des Français.

La guerre d'Indochine ne peut se terminer que par le départ des Français.

La guerre d'Indochine ne peut se terminer que par le départ des Français.

La guerre d'Indochine ne peut se terminer que par le départ des Français.

La guerre d'Indochine ne peut se terminer que par le départ des Français.

La guerre d'Indochine ne peut se terminer que par le départ des Français.

La guerre d'Indochine ne peut se terminer que par le départ des Français.

La guerre d'Indochine ne peut se terminer que par le départ des Français.

La guerre d'Indochine ne peut se terminer que par le départ des Français.

La guerre d'Indochine ne peut se terminer que par le départ des Français.

La guerre d'Indochine ne peut se terminer que par le départ des Français.

La guerre d'Indochine ne peut se terminer que par le départ des Français.

La guerre d'Indochine ne peut se terminer que par le départ des Français.

La guerre d'Indochine ne peut se terminer que par le départ des Français.

La guerre d'Indochine ne peut se terminer que par le départ des Français.

La guerre d'Indochine ne peut se terminer que par le départ des Français.

La guerre d'Indochine ne peut se terminer que par le départ des Français.

La guerre d'Indochine ne peut se terminer que par le départ des Français.

La guerre d'Indochine ne peut se terminer que par le départ des Français.

La guerre d'Indochine ne peut se terminer que par le départ des Français.

La guerre d'Indochine ne peut se terminer que par le départ des Français.

La guerre d'Indochine ne peut se terminer que par le départ des Français.

La guerre d'Indochine ne peut se terminer que par le départ des Français.

La guerre d'Indochine ne peut se terminer que par le départ des Français.

La guerre d'Indochine ne peut se terminer que par le départ des Français.

La guerre d'Indochine ne peut se terminer que par le départ des Français.

La guerre d'Indochine ne peut se terminer que par le départ des Français.

La guerre d'Indochine ne peut se terminer que par le départ des Français.

La guerre d'Indochine ne peut se terminer que par le départ des Français.

La guerre d'Indochine ne peut se terminer que par le départ des Français.

La guerre d'Indochine ne peut se terminer que par le départ des Français.

La guerre d'Indochine ne peut se terminer que par le départ des Français.

La guerre d'Indochine ne peut se terminer que par le départ des Français.

La guerre d'Indochine ne peut se terminer que par le départ des Français.

La guerre d'Indochine ne peut se terminer que par le départ des Français.

La guerre d'Indochine ne peut se terminer que par le départ des Français.

La guerre d'Indochine ne peut se terminer que par le départ des Français.

La guerre d'Indochine ne peut se terminer que par le départ des Français.

La guerre d'Indochine ne peut se terminer que par le départ des Français.

La guerre d'Indochine ne peut se terminer que par le départ des Français.

La guerre d'Indochine ne peut se terminer que par le départ des Français.

La guerre d'Indochine ne peut se terminer que par le départ des Français.

La guerre d'Indochine ne peut se terminer que par le départ des Français.

La guerre d'Indochine ne peut se terminer que par le départ des Français.

La guerre d'Indochine ne peut se terminer que par le départ des Français.

ront bâties par le groupe d'Emmaüs, mais à l'intérieur de celles-ci avec leur minimum à 23.000 fr., les pauvres bourgeois crèveront de faim.

Il n'y a rien de radical dans tout cela, et pour cause...

Quant à nous ce que nous voulons pour les travailleurs, c'est une vie qui vaille la peine d'être vécue, parce que belle et digne dans le travail et le bonheur où le prolétariat ne sera plus la masse des exploités et des parias, dans une société libre, parmi des hommes libres, où chacun travaillera pour tous et tous pour chacun. Dans la véritable société communiste libertaire.

NEIHER.

Quant à nous ce que nous voulons pour les travailleurs, c'est une vie qui vaille la peine d'être vécue, parce que belle et digne dans le travail et le bonheur où le prolétariat ne sera plus la masse des exploités et des parias, dans une société libre, parmi des hommes libres, où chacun travaillera pour tous et tous pour chacun. Dans la véritable société communiste libertaire.

NEIHER.

Quant à nous ce que nous voulons pour les travailleurs, c'est une vie qui vaille la peine d'être vécue, parce que belle et digne dans le travail et le bonheur où le prolétariat ne sera plus la masse des exploités et des parias, dans une société libre, parmi des hommes libres, où chacun travaillera pour tous et tous pour chacun. Dans la véritable société communiste libertaire.

NEIHER.

Quant à nous ce que nous voulons pour les travailleurs, c'est une vie qui